

Les Intellectuels et la Guerre

NOTRE ENQUÊTE

A l'occasion de l'anniversaire du 11 novembre, nous avons adressé à différents écrivains les deux questions suivantes :

« Quelle a été votre première pensée lorsque vous avez connue la proclamation de l'armistice, le 11 novembre 1918 ? Quelle va-t-elle donner à cette pensée dans la situation tragique dans laquelle se place ce 18^e anniversaire ? »

Nous sommes heureux de publier les premières réponses :

FÉLICIEN CHALLAYE

Président de la L.J.C.P.

Lorsque j'ai entendu proclamer l'armistice, j'ai senti tout mon être frémir de joie à cette pensée : « Enfin le grand massacre est fini ! Et il n'y aura jamais plus dans le monde un massacre semblable ».

Je pense que cette réaction a été celle de presque tous les hommes ; celle, surtout des anciens combattants.

Comment se fait-il que tant d'anciens combattants, que tant d'hommes aient renoncé à l'espoir d'une humanité libérée à jamais de la guerre ?

Il faut conserver, sauvegarder cet espoir ; et en faire un principe d'action.

La guerre est le crime des crimes et la folie des folies. « Plus jamais de guerre entre peuples, sous quelque prétexte que ce soit ». Prenons d'avance l'engagement de « nous refuser à toute guerre », et de lutter pour la seule paix concevable : « la paix désarmée ».

PHILIPPE SOUPAULT

Ma première pensée en apprenant la proclamation de l'armistice a été : La guerre ne peut pas s'arrêter ! Ils vont continuer à tirer. Puis en constatant que c'était bien fini, je me suis dit : « C'était si facile que cela ! Pourquoi alors ne pas avoir arrêté plus tôt ? » Et j'ai compté, malgré moi, tous les camarades morts, tous les amis qui, je

le savais, ne croyaient plus à la fin de la guerre.

Je ne donne pas de valeur à cette pensée. Seulement je pense, après tant d'années, qu'il y a de nouveau des gens qui veulent la guerre et qui ne voudront pas l'arrêter. Je pense à ceux qui déjà « font » la guerre, à ceux qui la préparent et à ceux qui la souhaitent de nouveau. Ceux-là, il ne faut pas les oublier, ni cesser de les combattre.

MARCEL MARTINET

Les cloches sonnent, les cloches sonnent, Dans ces rues, dans tous ces hommes Les cloches résonnent, Sur les maisons, sur les usines, Sur les champs au loin frémissants, Sur les monts et sur les plaines, Les cloches sonnent, les cloches sonnent,

Ah ! que ton visage est pâle ! Il bat à se rompre, dis, ton cœur ? Et c'est ce besoin de pleurer, Comme une angoisse dans ta gorge.

J'aurais besoin de dire : Mon Dieu ! Mon Dieu, vous, tous les hommes du monde, Est-ce vrai qu'elle soit finie, la chose ? Est-ce vrai qu'ils ne s'assassinent plus ?

Morts, mes morts, affreusement morts Est-ce vrai que tout soit fini ? Que je ne vous reverrai plus !

Ah ! comme elles sonnent ! comme elles sonnent ! Comme elles sonnent dans les cœurs De ceux qui savent, de ceux qui pleurent !

Oui, oui, il ne se tueront plus. Se réjouir sur cet ossuaire, Ah ! comment pouvoir être heureux ?

Et cependant ce cœur bondit, Les cloches sonnent, les cloches sonnent, Ah ! mes assassinés, pardon ! Mon amour dans vos pauvres tombes Est avec vous, tout avec vous. Mais c'est fini, mais c'est fini, Ah ! comme elles sonnent ! comme elles sonnent ! O morts glacés, pardonnez-moi, Le monde, le monde est délivré !

Ce court poème, intitulé « Lundi 11 Novembre 1918 », je l'ai écrit le jour même, au moment où les cloches nous apprenaient que les hommes qui, depuis plus de quatre années, s'entre-tuaient par la volonté de leurs maîtres, recevaient de leurs maîtres l'ordre de cesser de s'entretuer.

Le sentiment qu'il traduisait — délivrance, honte aussi que nous n'avons rien pu pour empêcher l'immense crime et l'immense délire de la guerre des nations, — je l'éprouve toujours. Engraisé du sang des morts, le même délire, le même crime rôde autour de nous. Comme en 1914, de vieux crocodiles (et des jeunes, hélas !) se portent déjà garants que « cette guerre-là » — la suivante ! — sera tout à fait différente de celles qui l'ont précédée, qu'elle sera réellement sainte et libératrice. Pensez ! il ne s'agira plus d'exterminer les sujets de Guillaume II, mais ceux d'Hitler, et d'être exterminés par eux : la différence est grande, en effet. (Je ne parle pas des croisés de droite qui, eux, veulent « sauver la paix », c'est-à-dire la caisse, en exterminant ce qu'ils nomment le bolchévisme.)

Oui, la différence serait grande. Car le massacre serait infiniment plus atroce et, pour la classe ouvrière qui se laisserait à nouveau égarer et déshonorer, le désastre serait infiniment plus funèbre. Car l'unique résultat certain d'une guerre nationale « contre le fascisme » serait d'instaurer automatiquement une dictature militaire et fasciste dans les nations « démocratiques ».

Résistez, camarades. Résistez — et attaquez. La lutte contre la guerre qui se manifeste en adoptant l'union sacrée et la guerre est une sanglante anémie de Gribouilles ou une abominable combine. Mais un mouvement prolétarien puissant à l'intérieur de la nation, voilà l'arme efficace et loyale : lui seul affaiblit le militarisme, lui seul peut faire reculer la guerre.

ACCORDEONS
Les moins chers. Les meilleurs.
Le plus grand stock.
FRANCE ACCORDEONS
111, Boulevard Beaumarchais
PARIS (3^e). Pas. République.
Métro St-Sébastien. Ouvert
dimanche. Demandez notre
nouveau catalogue n° 3.

ROMAIN ROLLAND

L'homme et son œuvre resteront mêlés au souvenir affreux de la dernière guerre. Je ne sais s'il y a des jeunes qui à la recherche d'une pensée supérieure qui les éclaire, d'un exemple vivant qui les guide, ignorent ce nom, et cette force : Romain Rolland.

Comme tant d'autres, je me suis laissé emporté par ce flot puissant et tumultueux, la jeunesse aime la vie et chaque ligne de son œuvre immense est vie, conscience, passion, acte de foi.

Pour Rolland la vie n'est pas un repos, elle est, au contraire, un combat ininterrompu contre la force d'inertie de « l'éternel hier ». Cet homme est l'incarnation de tout ce qui est noble et fructueux dans la jeunesse. Sa lutte pour la liberté humaine, pour l'émancipation contre toutes les forces d'oppression qui abaissent et détruisent l'homme le conduit à se dresser dès ses débuts contre l'ignominie de 1914. Il écrivait en septembre 14 à un de ses amis : « On ne choisit pas son devoir, il s'impose, et le mien avec l'aide de ceux qui partagent mes idées, c'est de sauver du déluge les derniers débris de l'esprit européen ».

Dès le 3 août 14, il avait compris que « Cette guerre européenne est la plus grande catastrophe de l'histoire depuis des siècles, la ruine de nos espoirs les plus saints en la fraternité humaine ». Et il reste seul « au-dessus de la mêlée » pour essayer de soulager un peu les misères humaines et dans un immense vide intellectuel tenter d'appeler à la raison les « penseurs » qui pactisent avec toutes les forces de haine et de mort.

Dans la solitude, il ne se décourage pas malgré toute l'impuissance qu'il ressent devant le grand cataclysme. Il n'accepte pas d'abdiquer, il veut préserver sa conscience et celle des hommes qui sont baillonés et ne peuvent agir. Enfin la tuerie cesse. Il espère en une paix humaine. Mais c'est Versailles, paix aussi inhumaine que la guerre. Le jour de la signature de ce monstrueux traité, il publie un manifeste dans *l'Humanité* : « La Déclaration de l'Indépendance à l'Esprit ». C'est un puissant appel à l'union de tous les travailleurs contre le terrible fléau :

« Notre rôle, notre devoir est de maintenir un point fixe, de montrer l'étoile polaire, au milieu du tourbillon des passions dans la nuit. Parmi ces passions d'orgueil et de destruction mutuelle nous ne faisons pas un choix ; nous les rejetons toutes. Nous prenons l'engagement de ne servir jamais que la vérité libre, sans frontières, sans

limites, sans préjugés de races ou de castes. Certes, nous ne nous désintéressons pas de l'humanité ! Pour elle nous travaillons, mais pour elle toute entière. Nous ne connaissons pas les peuples. Nous connaissons le peuple — unique, universel — le peuple qui souffre, qui lutte, qui tombe et se relève et qui avance toujours sur le rude chemin trempé de sa sueur et de son sang. »

Que l'on relise ses œuvres, les *Précurseurs*, *Clérambault*, *Libùli* ; partout l'on retrouve le luttreur qui veut rechercher la vérité, dénoncer l'hypocrisie et le mensonge, et poser le problème de la liberté et de la dignité humaine.

Pendant la guerre il a été *l'Elu contre tous*. Mais ce grand individualiste qui se refuse à être isolé, au-dessus du peuple veut devenir *l'Un qui est tous*. Il transforme sa lutte franchement intellectuelle et individuelle en une lutte révolutionnaire et c'est dans la révolution qu'il voit maintenant le suprême espoir des hommes, des prolétaires.

En 1932, au moment du Congrès d'Amsterdam, il polémiqua avec Victor Méric sur les moyens de lutter contre la nouvelle guerre impérialiste qui se prépare. Il comprend la valeur morale du refus de conscience devant la guerre mais « en vérité — dit-il — qui risque le moins dans le refus de conscience ? C'est l'intellectuel individualiste, qui joue le rôle d'accessoire dans la préparation et la confection de la grande tuerie. Qu'il accepte ou qu'il refuse, qu'il vive ou meure, les usines n'en continueront pas moins de fabriquer des gaz et de fondre des canons. Ceux-là qui comptent et dont l'acceptation ou le refus peuvent seuls (je répète seuls) permettre ou empêcher la guerre ce sont nos frères les ouvriers des usines, des arsenaux, des transports, etc... »

Contre la guerre, Rolland ne voit alors que la force du prolétariat armé, accomplissant sa révolution.

1936. L'atmosphère est étouffante. Des menaces de conflits surgissent de toutes parts. Nous succombons sous le poids des armements et vivons dans la fièvre des excitations impérialistes. La grande voix du solitaire de Villeneuve nous soutiendra-t-elle dans notre résistance à cette nouvelle course à la mort ? Écoutons : « L'Allemagne hitlérienne s'apprête fiévreusement à l'assaut... Par une chance insigne, les deux causes ennemies à l'intérieur de notre pays, les deux partis, nationalistes et internationalistes, se trouvent d'accord. Tous

les patriotes intelligents, qui ont l'amour de la France, savent qu'elle n'a point de plus mortel ennemi, de plus assoiffé de vengeance, que l'Allemagne hitlérienne... Il semblerait donc simple que tous les partis s'alliasent, — si la pensée même d'un tel rapprochement et le souvenir d'une trop fameuse Union Sacrée ne leur faisaient craindre d'être dupés.

Mais quoi ? Il faut parler franc, et ne rien dissimuler, ni de ce qui sépare irrémédiablement, ni de ce qui rapproche nécessairement. Est-ce que les pires ennemis ne feraient point trêve à leurs débats, pour calmer leurs forces contre une calamité de la nature : l'eau ou le feu ? Est-ce abdiquer ses convictions que conserver le sens commun ?

Nous sommes actuellement en face d'un fléau menaçant, qui est apparenté à ces calamités de la nature : le déchainement sur le monde de forces énormes, qui n'obéissent plus à une raison politique, mais à un délire d'orgueil, de désespoir, de fureur et de misère : car il y a de tout cela au fond du national-socialisme hitlérien ; — et certes, les Alliés de la victoire y ont leur large part de responsabilité, et elle n'est pas petite ! Nous y reviendrons tout à l'heure... Mais, pour l'instant, il s'agit d'abord de barrer le passage au déluge de sang. »

Cette voix résonne maintenant comme un bruit de canon. Elle ne plane plus « au-dessus de la mêlée » Mais pourquoi chante-t-elle les vertus de la grande mêlée de toutes les classes : l'Union Sacrée !


Ce R. Rolland n'est plus le nôtre. Celui dont toute l'œuvre s'adresse « Aux âmes libres, de toutes les nations, qui souffrent, qui luttent, et qui vaincront » n'est plus.

Nous ne voudrions pas croire qu'il accepte de faire chorus avec ceux qui abdiquent devant le crime et qui travaillent pour l'imposer à tous. Les horreurs de la guerre que Rolland a connu et au milieu de laquelle il se leva, comme Tolstoï pour s'écrier : « Je ne puis me taire plus longtemps » ne sont rien à côté de celle qui se prépare et pour laquelle il semble donner son acquiescement.

Si la force lui manque pour parler maintenant, il devrait se taire. Mais nous oublierions ces paroles pour ne nous souvenir que de celles avec lesquelles « il n'a pas cessé d'accompagner la jeunesse du monde sur le chemin » (J. Guéhenno) ...sur le chemin de la révolution qui tourne le dos à celui de la guerre.

KARL LIEBKNECHT

SEUL-COMME JAMAIS HOMME-NE FUT SEUL PAR CETTE TEMPÊTE DU MONDE- SEUL IL DRESSA LE FRONT AU-DESSUS DE 70 MILLIONS DE CRÂNES CASQUÉS!- IL CRIA- SEUL- EN VOYANT LA TERRE SOMBRAER- IL CRIA PAR LES SEPT CIEUX DE L'EUROPE OÙ DIEU ÉTAIT MORT ET SOURD - IL CRIA CETTE GRANDE PAROLE ROUGE : NON !



Poème de Stephan SWEVO Gravure sur bois de H. BOCLAUX

QUINZAINE INTERNATIONALE DES JEUNES

Tous derrière le drapeau de Karl Liebknecht

Autour de la Révolution Espagnole

La résolution de l'I.O.S. et de la F.S.I.

Les deux bureaux de la F.S.I. et de l'I.O.S. réunis à Paris le 26 octobre 1936,

Confirmant leurs déclarations précédentes que, conformément aux règles constantes du droit international le gouvernement régulier et légal de l'Espagne doit obtenir les moyens nécessaires à sa défense ;

Considérant que la convention dite de non-intervention n'a pas donné les résultats internationalement espérés, par la volonté déterminée des puissances fascistes d'aider les rebelles et par l'impossibilité d'établir un contrôle véritablement efficace ;

Déclarant que le devoir com-

mun des classes ouvrières de tous les pays organisées politiquement et économiquement est d'arriver par leur action à la fois sur l'opinion publique et sur leurs gouvernements, à ce que par un accord international établi sur l'initiative des gouvernements français et britannique, soit rétablie la liberté commerciale complète pour l'Espagne républicaine dont la défense doit être au premier rang des préoccupations du prolétariat mondial ;

Invitent toutes les organisations ouvrières et syndicales à coordonner leurs activités spécifiques pour empêcher dans toute la mesure du possible le ravitaillement des rebelles d'Espagne.

LES RUSSES BLANCS EN ESPAGNE

Samedi dernier, au train de 22 heures 25, partant de la gare d'Orsay, en direction d'Irun, une douzaine de Russes blancs sont dirigés vers l'Espagne de Franco. Un certain capitaine Ivanoff, appartenant aux « Camarades de Combat » organisation fondée par Foch et Liauley se faisait particulièrement remarqué par son arrogance.

La presse pourrie a découvert à Lille un bureau de recrutement pour les milices ouvrières avec primes d'engagement et solde (?). Elle jette les hauts cris, mais elle sait pertinemment que les fascistes arment et paient des malheureux types résidus des armées Wrangel pour mener en Espagne la lutte contre-révolutionnaire. *Le Jour* n'en dit naturellement pas un mot. L'action des capitaines Ivanoff — qui sont quelquefois un peu trop bavards — sera contrecarrée par

les gardes populaires, s'appuyant sur l'action de masse. L'aide à la Révolution espagnole se fera par la solidarité prolétarienne.

Nos camarades d'Espagne nous écrivent

Nous avons reçu des nouvelles du camarade H. de la 2^e J.S. Il se trouve avec des copains des J.S. et des J.S.R. dans la région d'Huesca. H. est dans un camion blindé appartenant à la colonne Durrutti et progresse tous les jours. Il nous a dit son espoir de voir la révolution en Catalogne victorieuse.

Les communications avec la France sont très difficiles. Beaucoup de lettres ne parviennent pas. Pourquoi ?

Salut fraternel à nos courageux amis qui luttent pour la révolution et non, comme d'autres le voudraient pour la défense de la république bourgeoise.



— Dire que c'est seulement maintenant que j'y vois clair ...

Le Gérant : Henri GRIVAZ Imp. "LA RENAISSANCE" 11, Rue de Tanger, Paris-19

" L'ennemi est dans notre propre pays "

Karl Liebknecht